

CHAPITRE 8

« Esclave du Christ » Sa signification dans le Nouveau Testament

L'image de l'esclavage et son origine

L'image de l'esclavage ne peut être éliminée du Nouveau Testament; elle doit ses origines à deux sources distinctes : la société gréco-romaine et les coutumes du Proche-Orient ancien, en particulier telles qu'elles prennent forme dans l'Ancien Testament.

Les modernes que nous sommes, qui vivent dans la période postérieure à l'abolition de l'esclavage, peuvent être choqués par l'utilisation de l'image de l'esclave pour décrire un aspect de notre relation avec la Divinité. Toutefois, on ne peut pas éliminer cette image du Nouveau Testament sans en altérer le message. Non seulement l'esclavage du péché ou de la convoitise est condamné, mais être esclave de Dieu ou du Christ est aussi encouragé. En fait, le langage de l'esclavage, utilisé au sens figuré, abonde dans le Nouveau Testament (voir annexe 2). De plus, Dieu et son Messie glorifié reçoivent tous deux les titres de *kurios* (« Seigneur souverain ») et de *despotès* (« Seigneur absolu »), mots qui suggèrent l'absolue souveraineté du maître sur ses esclaves¹. Il ne faut pas non plus sous-estimer le fait que dans le tableau final que dresse le Nouveau Testament de la condition éternelle des croyants, les « esclaves » (*douloi*) se consacrent entièrement à l'adoration et au service (*latreousousin*) du Seigneur Dieu et de l'Agneau (Ap 22.3). Les

1. *Kurios*, à propos de Dieu (p. ex. en Ap 11.15, 17), du Christ (p. ex. en 1 Co 8.6); *despotès*, à propos de Dieu (Lc 2.29; Ac 4.24; Ap 6.10), du Christ (2 P 2.1; Jd 4).

rachetés demeurent des « esclaves », bien que leur service soit celui de prêtres (cf. Ap 1.6; 5.10; 20.6)². Selon le Nouveau Testament, l'esclavage spirituel du Christ fait partie intégrante de la vie de disciple du chrétien, puisque le Maître de l'esclave est aussi celui qui l'instruit (Jn 13.13-14).

Nous l'avons vu, l'une des principales autorités en matière d'esclavage antique, le professeur Moses Finley (1976, p. 819), affirme qu'au sein des cultures de l'Antiquité, l'esclavage, en tant qu'institution essentielle à la production et au mode de vie d'une société, n'existait que dans la Grèce classique et dans la Rome classique³. Ces sociétés reposaient sur l'esclavage. Puisque l'esclavage demeurait florissant dans la société gréco-romaine du premier siècle après J.-C., il semble *a priori* probable que le motif néotestamentaire de l'esclavage spirituel plonge une partie de ses racines dans la pratique et dans le langage de l'esclavage littéral de l'époque. D'ailleurs, cette hypothèse se vérifie, puisqu'il existe de nombreux textes dans lesquels la description néotestamentaire de l'asservissement spirituel à Dieu ou au Christ correspond à la pratique de l'esclavage de la société gréco-romaine.

Mais le Proche-Orient ancien fournit un autre ancrage solide à l'usage néotestamentaire. Edwin Yamauchi (1966, p. 31) montre de façon convaincante qu'« il est très difficile de trouver une culture du Proche-Orient qui *ne* possède *pas* le motif de l'« esclave de Dieu » »⁴. Il classe les données de l'emploi de ce titre en dix catégories – égyptienne, babylonienne, ougaritique, grecque mycénienne, phénicienne, vétérotestamentaire, araméenne, hellénistique, nord-ouest sémitique tardive et arabe – et conclut que « la pratique consistant à se nommer Esclave de son Dieu a persisté pendant au moins 4000 ans, jusqu'à ce jour » (p. 35). Tous les Israélites, en particulier, étaient considérés, ou se considéraient, comme les « esclaves » de leur Dieu-Roi, par analogie avec la condi-

2. Si le nom qui est inscrit sur le front de ces esclaves (Ap 22.4) est « Consacré à Yahvé » (cf. Ex 28.36-38), l'accent porte sur l'intégralité de la consécration (« sainteté ») des croyants glorifiés au culte et au service de Dieu.

3. Voir *supra*, p. 49.

4. Il note que « les motifs de l'emploi de ce titre n'étaient pas toujours les mêmes ».

tion des sujets d'un souverain terrestre, qui étaient considérés comme ses esclaves, qu'ils le soient ou non en pratique. C'est pourquoi J. Vogt (1972, p. 94), par exemple, prétend que dans ses paraboles, Jésus s'inspire du concept vétérotestamentaire d'« esclave de Dieu » – c'est-à-dire de sujétion totale à la volonté d'un autre – pour son modèle de la relation idéale de Dieu avec l'être humain.

Les connotations négatives du vocabulaire de l'esclavage

Au premier siècle après J.-C., les mots de la famille lexicale de *doulos* suscitaient généralement des sentiments de répugnance dans le cœur des hommes libres comme de l'immense majorité des esclaves – bien que pour une petite minorité d'esclaves, les connotations émotionnelles de la terminologie de l'esclavage pussent avoir été positives. C'est-à-dire que pour la plupart des gens, qu'ils soient esclaves ou libres, le mot même de *doulos* ou de *servus* (son équivalent latin), devait susciter des sentiments négatifs – sentiments de servitude déshumanisée et contrainte.

Ce que dit C.E.B. Cranfield (1975, vol. 1, p. 50) à propos de l'état d'esprit grec s'applique également, *mutatis mutandis*, à la perspective romaine : « Pour le Grec de tradition classique, il était quasiment impossible d'utiliser un mot de la famille de *doulos* sans ressentir de l'aversion. Le fait que les sujets d'un monarque oriental se présentent volontairement comme ses *douloi* était pour lui révoltant, et faire usage d'un tel langage à propos des relations des hommes avec les dieux ne lui serait pas venu naturellement. » Être réduit en esclavage était une honte, l'équivalent d'une mise à mort sociale. Appeler quelqu'un esclave revenait à l'insulter. La crucifixion, forme la plus exécrationnelle d'exécution capitale, était décrite comme « le supplice des esclaves » (*servile*; voir p. ex. Tacite, *Histoires*, IV, 11, 10) parce qu'on considérait qu'ils formaient la classe la plus basse et la plus vile de la société.

Certes, pour quelques esclaves, en particulier pour certains de ceux qui étaient au service de l'empereur, l'esclavage était un moyen d'ascension sociale. Martin le répète deux fois, dans la société gréco-romaine, « il était moins important de savoir si l'on était ou non esclave, que de savoir de qui l'on était esclave » (1990,

p. 85, 132). Mais cette affirmation serait difficile à prouver – et elle ne l'est pas encore, malgré la masse d'inscriptions qu'il invoque – « face à une tradition qui prétendait si souvent que le pouvoir et l'avancement des esclaves était une inversion grotesque de la nature des choses⁵ ». Ce qu'on peut dire avec le plus d'assurance, c'est que la question du maître n'était pas anodine, en ce sens qu'une certaine dignité, au moins aux yeux d'autres esclaves, était attachée à ceux dont les propriétaires étaient riches et influents. Mais il demeure très improbable que les propriétaires d'esclaves et autres hommes libres se soient préoccupés de ces distinctions entre esclaves. Pour eux, un esclave était un esclave, quels que soient son rôle et son maître. Il fallait qu'un esclave soit affranchi, acquière la citoyenneté romaine, et noue une relation client-patron avec son ancien maître pour que son statut prenne de l'importance aux yeux des hommes libres. Mais dans ce cas non plus, l'arrière-plan de l'affranchi n'était pas oublié.

Nous avons vu que pour des Juifs et des chrétiens nourris d'Ancien Testament, en particulier sous sa forme grecque, le mot « esclave » pouvait être un titre d'honneur et s'appliquer à quelqu'un qui était un représentant autorisé de Dieu au sein de son peuple, soit en tant que chef, soit en tant que prophète. Mais un sens aussi « pur » de *doulos* était quasiment impossible à envisager au premier siècle. Avec K.C. Russell (1968, p. 16; cf. p. 88), il nous faut nous demander : « Était-il réellement possible, dans une société où les esclaves faisaient partie de la vie quotidienne, d'utiliser le mot "esclave" comme un titre d'honneur dénué de sa connotation fondamentale de servilité et de dépendance? »

L'esclave du Christ : une image entièrement positive

Dans sa description de l'esclave du Christ, le Nouveau Testament élimine les traits négatifs qui sont attachés à la notion d'esclavage, de sorte que la métaphore devient une image entièrement positive de la consécration exclusive du croyant au Seigneur Jésus-

5. I.A.H. Combes, dans sa recension du livre de Martin, *JTS* n.s. 43 (1992), p. 202. Mais il faut noter les commentaires de Martin à ce sujet (1990, p. 43-44, 180, n. 16).

Christ. Tel qu'il est utilisé par les chrétiens, le mot *doulos* n'est pas aigre-doux, mais entièrement doux.

Nous ne devrions cependant pas être surpris de constater que le Nouveau Testament utilise l'image de l'esclavage de manière à la fois positive et négative. D'un côté, nous apprenons que certains sont esclaves du péché, de l'immoralité, de leurs passions, de la boisson, des puissances spirituelles, des faux dieux et des autres⁶. D'un autre côté, d'un point de vue positif, les chrétiens sont, ou sont invités à être, esclaves de Dieu, du Christ, de la justice, de l'obéissance et des autres croyants⁷. « La réalité sociale de l'esclavage était si diverse et ambiguë que l'on pouvait s'approprier sa terminologie pour différents usages métaphoriques sans réflexion consciente » (Martin, 1990, p. 60; cf. p. XVIII). Qu'elle soit utilisée positivement ou négativement, l'imagerie de l'esclavage peut trouver diverses applications.

Le Paul qui s'appelle « esclave de Jésus-Christ » (Rm 1.1, NBS) et qui qualifie tous les chrétiens, esclaves ou libres, d'esclaves du Christ (1 Co 7.22; Ep 6.6), est aussi celui qui affirme que les croyants n'ont pas reçu « un esprit d'esclavage » (*pneuma douleias*, NBS) ou « l'esprit d'un esclave », qui ramènerait à la crainte (Rm 8.15)⁸. Cet esprit serait une attitude servile, la crainte de déplaire au maître, et en particulier la crainte de la punition qui pourrait s'ensuivre. L'abjecte soumission à un maître, motivée par la crainte, n'a pas sa place dans l'esclavage du chrétien au Christ. Non seulement son maître est doux (Mt 11.29) et plein de grâce (2 Co 13.13), mais il s'est aussi mis au service de Dieu, comme son esclave, avec humilité et obéissance (Ph 2.7-8).

Si la crainte servile est explicitement exclue dans le cas des esclaves du Christ, quelles sont les marques distinctives de ces

6. Voir, respectivement, Rm 6.17; 2 P 2.19; Tt 3.3; 2.3; Ga 4.3, 8; 1 Co 7.23. Comparer avec les accusations de Sénèque : « Montre-moi qui ne l'est pas [esclave]. Tel est asservi à la débauche, tel autre à l'avarice, tel autre à l'ambition, tous sont esclaves de l'espérance, esclaves de la peur » (*Lettres à Lucilius*, 47, 17; cf. *Les bienfaits*, III, XXVIII, 5).

7. Respectivement Rm 6.22; 1 Co 7.22; Rm 6.18, 16; Ga 5.13.

8. On pourrait également interpréter ce verset de la manière suivante : « Vous n'avez pas reçu un Esprit qui vous asservisse à nouveau et qui vous effraie » (cf. LN 475, § 37.26).

esclaves? Qu'implique l'usage du mot *doulos* et mots apparentés lorsqu'ils sont appliqués aux disciples de Jésus?

Nous pouvons revenir ici à notre définition initiale de l'esclavage (au sens littéral ou figuré) : « Un esclave est quelqu'un dont la personne et le travail appartiennent en totalité à un autre. » En tant que « bien » racheté par le Christ, le chrétien est entièrement consacré à la personne de son Maître (Rm 14.8)⁹. En tant qu'« objet » du Christ, le chrétien est entièrement disponible pour son Maître (2 Tm 2.21, NBS). Cette consécration comprend trois éléments :

1. L'humble soumission à la personne du Christ. Cela suppose que soit pris en compte le fait qu'en tant que Seigneur suprême, il dispose de droits absolus sur la volonté, les affections et l'énergie du croyant, dès maintenant et pour toujours. C'est un exemple de la consécration de la personne tout entière pour sa vie tout entière¹⁰.

2. L'obéissance inconditionnelle à la volonté du Maître¹¹. L'esclavage, pourrait-on dire, implique la soumission à la volonté d'un autre, que ce soit volontairement ou involontairement. L'esclave fidèle est fondamentalement un esclave obéissant, de même que la première exigence d'un service militaire valable est l'exécution des ordres.

9. On trouve un fascinant exemple de la consécration totale d'un *doulos* à son *kurios* en 2 Samuel 15. Devant fuir Jérusalem à cause de la conspiration d'Absalom, David fait observer à Ittai le Gathien qu'il devrait rentrer à Jérusalem avec ses mercenaires étrangers. « Mais Ittai répondit au roi : “Aussi vrai que l'Éternel est vivant et que mon seigneur [*ho kurios mou*] le roi est vivant, ton serviteur [*ho doulos sou*] restera avec mon seigneur [*ho kurios mou*] le roi partout où il ira, soit pour mourir, soit pour vivre” » (2 S 15.21).

10. Comparer ceci aux commentaires incisifs de Finley (1976, p. 819) : « Ce qui distingue l'esclave de toutes les autres formes de travail, volontaire ou forcé, n'est pas [...] telle ou telle obligation, l'absence de tel ou tel droit – pour lesquels on peut aisément trouver des parallèles – mais le caractère intégral de cette absence de droit, de son impuissance, à deux égards, qui doivent être considérés ensemble. Le premier est celui de l'intégralité de la durée, non seulement toute sa vie mais aussi celle de ses descendants. Le second est l'intégralité de sa sujétion, qui concerne, si l'on peut dire, l'ensemble de sa personnalité. »

11. Bristol (1958, p. 79) suggère qu'en utilisant le mot *doulos* à propos de lui-même (Rm 1.1), Paul « considérait qu'il était intégralement *possédé* par Jésus-Christ... reconnaissait que le Christ *dirigeait* sa vie... [et] percevait qu'il était nécessaire qu'il *obéisse* au dessein divin ».

3. La préoccupation exclusive de plaire au Christ. Les croyants satisfont leur Maître non seulement en lui obéissant, mais aussi en imaginant de nouvelles façons de lui plaire. « Notre ambition, dit Paul, est de plaire au Seigneur » (2 Co 5.9). Telle était l'extraordinaire obsession de Paul, une obsession qui avait pour effet de chasser les ambitions inférieures – même légitimes.

Jean 15.15, Galates 4.7 et les limites de la métaphore

Les deux textes qui, à première vue, semblent discréditer toute application de l'idée d'esclavage à la relation du croyant au Christ, ou à Dieu – Jean 15.15 et Galates 4.7 – ne font, en fait, que mettre en lumière les limites de l'image en question.

Jean 15.15

Nous avons noté qu'en plusieurs endroits des évangiles, Jésus se présente comme un maître qui possède des esclaves¹². Que veut alors dire Jésus lorsqu'il affirme que ses disciples ne sont pas ses « esclaves » mais ses « amis » ?

Vous, vous êtes mes amis si vous faites ce que, moi, je vous commande. Je ne vous appelle plus esclaves, parce que l'esclave ne sait pas ce que fait son maître. Je vous ai appelés amis, parce que je vous ai fait connaître tout ce que j'ai entendu de mon Père. (Jn 15.14-15, NBS)

Il faut commencer par noter que Jésus ne fait pas une déclaration générale affirmant que tous ses disciples sont ses amis. « Vous êtes mes amis *si...* » L'obéissance à Jésus ne crée par son amitié, mais elle en est la marque et la preuve. Jésus ne suggère pas non plus que ses disciples obéissants sont ses amis, tandis que ses disciples désobéissants sont ses esclaves. Au contraire, il veut dire qu'un esclave obéit aux ordres de son maître sans comprendre les motivations ni les projets de son maître; il n'a pas connaissance directe des intentions de son maître. Mais parce que Jésus a dévoilé à ses disciples la pleine connaissance du conseil secret de son Père

12. Voir p. 108-109.